

Au Brésil, les enfants sans père de la Seleção

Sur les onze titulaires de l'équipe brésilienne, sept ont été élevés par leur mère seule. Un phénomène médiatisé par le Mondial 2018, et qui souligne encore davantage le rôle d'ascenseur social du « futebol ».

Le Monde | 29.06.2018 à 14h51 | Par Claire Gatinois (*/journaliste/claire-gatinois/*) (Sao Paulo, correspondante)



Lorsqu'il inscrit un but, l'attaquant brésilien Jesus Gabriel fait mine d'appeler sa mère, en souvenir des coups de téléphone qu'il lui passait quand il était en formation. Andre Penner/AP/Sipa

Lorsqu'il marque un but, Gabriel Jesus ne tombe pas à genoux sur la pelouse, levant les bras au ciel en hommage au dieu du ballon rond comme la plupart des footballeurs. L'attaquant de l'équipe du Brésil pose sa main sur son oreille en faisant mine de passer un coup de fil. Un « *Alô, mãe ?* » (« Allô ! Maman ? »), en mémoire aux appels mêlés de tendresse et de chagrin que le jeune homme avait coutume de passer à sa mère dont il fut éloigné dès l'adolescence, entraînement intensif oblige.

Des pères morts ou absents

Le latéral gauche de la Seleção Marcelo Vieira da Silva, lui, a l'habitude d'embrasser, à chaque fin de partie, son avant-bras sur lequel est tatoué « Pedro », le nom de son grand-père chéri, qui l'a élevé avec sa mère. « *L'homme à qui je dois tout* », confesse le joueur.

Plus réservé, Carlos Henrique Casemiro, milieu défensif, ne s'épanche guère sur le terrain, mais ses joies comme ses déceptions, il les partage avec sa maman. Une ancienne femme de ménage qui préparait à l'aube les repas que le joueur et ses frères mangeaient seuls en rentrant de l'école.

Où sont les pères, dans la Seleção ? Hormis l'omniprésent paternel de Neymar, à [l'agilité fiscale aussi réputée que les dribbles de son fils](#), (*/football/article/2016/02/02/neymar-mis-en-examen-pour-evasion-fiscale-par-la-justice-bresilienne_4858258_1616938.html?xtmc=neymar_pere&xtcr=1*) ils sont absents. Morts prématurément parfois, déserteurs souvent. Sur les onze titulaires de l'équipe, sept ont été élevés sans leur géniteur, souligne le quotidien *Extra* dans son édition du 22 juin, énumérant les mères célibataires des champions : Vera Lúcia de Jesus (Gabriel Jesus), Rosângela Fredda (Taison), Magda Casemiro (Casemiro), Delane Alves (Marcelo Vieira da Silva) Maria Miranda (Miranda), Erica Nascimento (Paulinho) et Maria de Lourdes Ramos (Cássio Ramos).

La « Seleção dos filhos sem pai » (« la Seleção des enfants sans père »), [résume aussi l'édition brésilienne du site d'El País le 22 juin](#). (https://brasil.elpais.com/brasil/2018/06/21/deportes/1529536206_588160.html) « *Une équipe qui reflète la réalité du Brésil* », ajoute le journal, rappelant les chiffres de l'Institut de recherche économique appliquée (IPEA) : dans 40 % des foyers, le chef de famille est une femme,

sachant que, dans près de 12 millions de cas, ces « *donna da casa* » n'ont pas de conjoints. La misère effraye certains pères, qui redoutent de ne pas être en mesure de faire vivre le foyer, les autres refusent d'assumer les grossesses précoces non désirées. Selon l'Institut brésilien de géographie et de statistiques (IBGE), 10,1 % des femmes en âge de procréer ont leur premier enfant entre 15 et 19 ans, tandis que 5,5 millions d'enfants, dans ce pays qui compte un peu plus de 200 millions d'habitants, n'ont aucune mention du père sur leur acte de naissance.

« N'AVOIR QU'UNE MÈRE PLACE LES ENFANTS DANS UNE SITUATION D'EXTRÊME FRAGILITÉ CAR, BIEN SOUVENT, AU BRÉSIL, CELA SIGNIFIE N'AVOIR PERSONNE. »
JOÃO RICARDO COZAC,
PSYCHOLOGUE DE SPORTIFS PROFESSIONNELS

Surnommées les « *guerreiras* », les battantes, ces femmes seules à la tête d'une famille souvent nombreuses sont le roc sur lequel s'appuient les athlètes. A la fois strictes et chaleureuses, elles guident et réconfortent. Vera Lúcia, la mère de Gabriel Jesus, incite son « *bébé* » à économiser – « *la carrière d'un sportif ne dure pas longtemps* ». « *S'il marque, je lui dis qu'il est le plus fort. S'il ne marque pas, je l'accueille les bras ouverts de la même manière* », a aussi confié l'ancienne domestique au quotidien *O Globo* en 2015. En pleine lumière lors de la Coupe du monde, ces athlètes sans père, symbole du dépassement de soi, sont la face positive d'un Brésil où le *futebol* joue le rôle d'ascenseur social.

L'autre face est plus sombre. « *N'avoir qu'une mère place les enfants dans une situation d'extrême fragilité car, bien souvent, au Brésil, cela signifie n'avoir personne* », souligne João Ricardo Cozac, psychologue de sportifs professionnels. Beaucoup de ces mères seules partent à l'aube pour ne rentrer que tard le soir, épuisées, tandis que les enfants errent dans les rues, à la merci des mauvaises fréquentations. « *Cette fragilité peut être très déstabilisante pour de grands sportifs qui quittent leur famille jeunes et sont confrontés très tôt à une vie d'adulte* », souligne João Ricardo Cozac.

Malgré les trophées et les contrats mirobolants, les cracks conservent leur faille, plus ou moins bien masquées. Certaines blessures de l'enfance ne se referment jamais. Le gardien de but Cássio Ramos, qui n'a jamais connu son père, rêve à chaque match de le voir surgir des tribunes pour l'embrasser.